

Edem Awumey, Jean-Simon DesRochers, Simon Boulerice

Hugues Corriveau

Number 137, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62331ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2010). Review of [Edem Awumey, Jean-Simon DesRochers, Simon Boulerice]. *Lettres québécoises*, (137), 24–25.



Edem Awumey, *Les pieds sales*, Montréal, Boréal, 2009, 160 p., 18,95 \$.

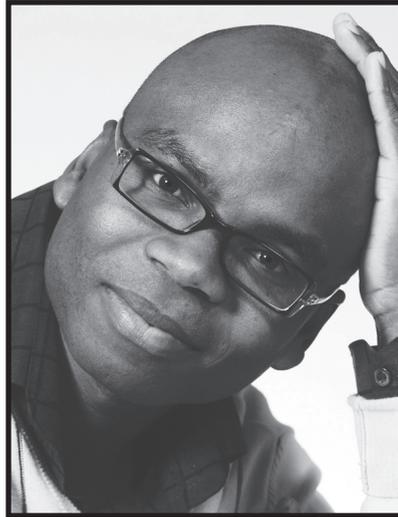
Subir la malédiction

Sous le mentorat de Tahar Ben Jelloun, Edem Awumey a peaufiné un remarquable roman qui lui a valu d'être retenu sur la première liste du prix Goncourt 2009.

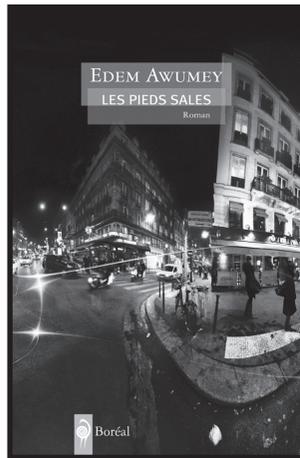
L'exil sur fond de pérégrinations, voilà autour de quoi va s'articuler *Les pieds sales*, un roman qui met en jeu une malédiction peu commune quand on sait qu'Askia, le héros, comme son père Sidi Ben Sylla Mohammed, prince Songhaï, avant lui, sont condamnés à l'errance. Chassés par la sécheresse au Sahel, les marcheurs sont ainsi nommés « pieds sales » parce que, sans relâche, par la terre, les pluies glaiseuses, les routes malpropres, ils vont devant eux, cherchant la délivrance. Le sujet ne serait pas neuf s'il n'y avait cette astuce de l'auteur qui mène Askia à Paris, devenu chauffeur de taxi. Les rues de la ville pareilles aux grands chemins des transhumances; les courses, miroirs de ce parcours du combattant dans le labyrinthe de la capitale. Par hasard, il fera monter dans sa voiture, devant le 102, rue Auguste-Comte, en face du jardin du Luxembourg, une exilée, elle aussi, mais de Sofia. L'intrigante Olia, photographe de son métier, semble reconnaître chez le chauffeur la tête d'un homme au turban blanc qu'elle avait photographié quelques années plus tôt. Il s'agirait, semble-t-il, du père d'Askia, lui-même exilé à Paris, lui qui a abandonné femme et enfants, poussé par les chimères du Nord.

RÉALISME ET ONIRISME

Superbement écrite, cette histoire, qui ne fait aucune concession à la facilité — beaucoup de détails nous restant obscurs, irrésolus, mais participant directement de ce climat d'étrangeté —, crée un suspens toujours renouvelé, tellement il nous tarde de savoir si Askia retrouvera, par les photos d'Olia, ce père perdu depuis des années, si va se résoudre cette étrange ressemblance, presque gémellaire, entre le fils et le père. Cette similitude est telle que deux autres passagers vont apparemment confondre les deux hommes: une femme craignant les instincts sanguinaires d'un tueur africain, un homme croyant avoir affaire à quelqu'un qu'il avait dragué antérieurement. Ce flou constant va culminer avec la perte des photos que cherche vainement Olia dans son appartement parisien. Où sont donc passés ces témoignages vitaux pour celui qui cherche ainsi sa propre identité? Qu'est-il advenu d'une fresque qu'aurait peinte le père? Est-il mort dans l'incendie d'un immeuble qui fit tant de victimes? Bref, ce roman a parfois des allures de polar, ce qui n'est pas rien quand l'écriture ne renonce pas à une certaine poésie des sens et des images.



EDEM AWUMEY



DESTIN MORTEL

Ancien membre d'une Cellule chargée de liquider tous les indésirables, Askia va rencontrer un congénère qui se fera massacrer, fuyard lui-même. L'auteur décrit ainsi la décision de Zac qui va s'en remettre à son sort et à sa propre fin:

Zac revint par conséquent sur le parvis de l'église où il avait l'habitude de tourner en rond en cherchant le sens du salut. Il s'assit sur les dalles de la place, au beau milieu, étendit les jambes et le plat de ses mains sur les pavés, comme un amoureux qui ne veut pas partir. Il comprit que c'était la meilleure manière de boucler le livre de sa déroute: faire le geste de celui qui veut rester lié à la pierre et aux odeurs du lieu. (p. 133)

L'exemple de ce style foisonnant et riche ne peut être plus éloquent. Voilà un roman chargé de sens, qui se fonde dans la langue et dans les références à l'Afrique, qui parle du désarroi d'être en pays étranger, détaché et sans repères, avec pour seul désir, celui de se retrouver soi-même, de se donner des assises. Beau et très fort roman, après *Port-Mélo* paru en 2005 chez Gallimard et qui avait valu à son auteur le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire.

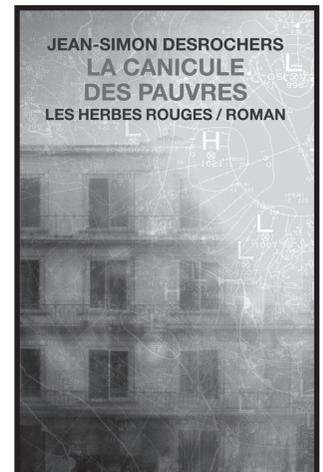


Jean-Simon DesRochers, *La canicule des pauvres*, Montréal, Les Herbes rouges, 2009, 680 p., 29,95 \$.

Toute sueur bue

Jean-Simon DesRochers fait une entrée fracassante en roman avec sa *Canicule des pauvres* qui trouve à saisir la réalité sous des angles glauques, crus, foncièrement « trash » parfois. Et c'est convaincant, hyperréaliste.

Georges Perec avait eu une idée assez semblable dans sa *Vie mode d'emploi*, à savoir décrire les diverses activités des occupants d'un immeuble, passant d'un appartement à l'autre dans le but de cerner un microcosme social. Mais Perec était oulipien, il aimait écrire avec des contraintes formelles, et il a repoussé dans ce roman les frontières de telles recherches. Chez DesRochers, rien de tel, mais dix jours durant, nous rencontrerons une faune biscornue, à la limite du possible, engluée dans les miasmes d'une chaleur à l'égal de leur pauvreté. En effet, comment résister à l'envie d'écornifler du côté de cet immeuble déglingué qu'est le Galant, habité par Zach le revendeur de drogue, Kaviak le pornographe, Sarah la tueuse à gages, Takao le bédéiste japonais, tous les membres du groupe punk nommé Claudette



Abattage et l'autre suicidé pathétique... Bref, rien ne résiste à DesRochers, et il ratisse large.

LES CORPS ÉNERVÉS

On accompagne les protagonistes au restaurant le Malarche, ou des ploucs finis partis en vacances en voiture, l'un perdant, l'autre gagnant son fric au casino. C'est délirant, mais surtout d'une précision d'horloger. L'exactitude des recherches de l'auteur quand il a à pénétrer les affres d'une maladie ou les nuances d'un tournage, les ébats érotiques de la bande de punks qui filment leur rut avec une caméra vidéo volée à des Allemands, tient haut ce roman. On passe d'un niveau de langue à l'autre avec aisance, d'un français débilisant à un parigot de façade, du joul à une langue plus standard. Les récits se partagent en descriptions ciselées ou en monologues intérieurs partout présents, ou en dialogues truculents.



JEAN-SIMON DESROCHERS

L'IRRÉSISTIBLE QUÊTE

L'astuce de ce premier roman tient au fait de situer l'action en pleine canicule, ce qui met les acteurs des drames sur un certain niveau d'égalité, dans la souffrance immédiate du corps, l'atmosphère devenant l'attaquant suprême qui engourdit les corps et les âmes, délités et repus de saleté, de détritus, de pauvreté collée à la peau. Le livre cerne à la fois des destins misérables et une habitude à la survie qui confinent à la bêtise. Ce premier roman s'offre comme de la dynamite, fait exploser les phrases, écorche les convenances et sourit aussi, goguenard, comme si l'auteur nous disait souvent à quel point il était satisfait du résultat.



Simon Boulerice, *Les Jérémies*,
Montréal, Sémaphore, 2009, 152 p., 17,95 \$.

Une diva de neuf ans

Jérémy fut, à neuf ans, amoureux fou d'Arthur, un adolescent roux de 15 ans. Il nous raconte, des années plus tard, une main sur le cœur et dans un style pathético-grandiloquent, ses troubles sentimentaux et son délaissement rose bonbon.

Pour son premier roman, Simon Boulerice ne s'est pas donné la tâche facile. Tant mieux, parce qu'une partie de son livre est largement réussie. Surtout le début fulgurant qui emporte l'adhésion. Quelque peu

souffre-douleur de son école, Jérémie gagne l'attention des autres en les achetant avec des friandises. Patrick ne l'appelait-il pas « son audacieuse » (p. 9)? Or, Arthur n'a jamais ri de lui. De là l'intérêt qu'il prendra aux yeux de l'enfant quand l'adolescent lui dira : « Enchanté, petit bonhomme. Tu sais que tu es drôlement mignon! » (p. 13) Le cœur en chamade, les sens au bout du sang, le voici amoureux transi. Les choses vraiment sexuelles seront longues à venir, car l'ado privilégie les tâtonnements, les séductions. Mais une fois le pas franchi, rien n'arrêtera plus l'émoi envoûté de l'enfant pour son initiateur. On aimera le style sobre du début qui ne cherche pas trop à en jeter plein la vue :

Notre amour naquit naturellement. Nous nous aimions, c'est tout. Arthur était bon pour moi. Son absence de dédain envers mes éclats de rire hors contexte et sa bienveillance à mon égard me rendaient vibrant d'amour. Arthur déposait un baiser dans ma chevelure et sa main sur ma taille. La vie s'ouvrait à moi. (p. 26)

LA FLAMME QUI TITILLE

Or, il n'y a pas que cela, hélas! Cet amour sans mesure se calque aux sentiments exacerbés et déliquescents des *soaps* américains, des grands drames amoureux du cinéma. Notre enfant voudrait ressembler à une actrice, car il aurait tellement aimé que Ridge Forrester le prenne dans ses bras. Ces références télévisuelles ou cinématographiques asphyxient le roman, le goût des jeux de mots aussi. Quelque chose de relâché s'installe au fur et à mesure que l'histoire se déploie et le ton romanesque devient à l'image de ces références, atteignant parfois une caricature volontaire des romans Harlequin. Quand Arthur ne vaudra plus de lui — parce qu'il engraisse, le mignon! —, les choses vont drôlement se gâter. Imaginez que notre ado change d'orientation sexuelle et se met à fréquenter une fille! C'en est trop, notre petit « pète une coche ». Il va se mettre à harceler l'affreux jusqu'à plus soif. Il va imaginer une granguignolesque scène durant laquelle, se prenant pour la belle suicidée Jean Seberg dans *Chien blanc*, il veut détruire la chambre de l'amoureux, le ficeler sur son lit, le violer et le tuer. Rien de moins :



SIMON BOULERICE

Je fus redoutable longtemps. Puis cela prit fin. Je devins quelconque. Petit filou. Mince guerrier. Héros de pacotille. Je m'enfouis le nez dans son pyjama sale. J'y pleurai pendant de longues minutes. Qui se propose à la consolation de mon infortune? Personne? Eh oh? Personne-personne? C'est bon. C'est OK. Je n'aurai de consolation cette fois encore. J'attendrai. (p. 141)

Hélas! La consolation ne viendra pas du critique qui, abasourdi, se demande comment une histoire qui voulait cerner les émois sentimentaux et érotiques d'un enfant a bien pu se perdre dans un pyjama sale... Dans une dernière scène d'un vérisme fracassant, Jérémie dira à Arthur avant de le trucider : « J'ai massacré ta chambre, ça se voit. » Et Arthur de répondre : « Pourquoi tu as fait ça, petit con? » Là, sur l'écran, un lion rugissant mettrait fin au désastre.